

PIERRE VALDELIÈVRE

Le Soir qui descend

ou

L'Eucole du Vieillard

POÈMES



Préface d'ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE



ÉDITEURS
CROUAN & ROQUES
LILLE, 86, Rue de Paris, 86, LILLE

MCMLII

1^{er} GRAND PRIX
à l'unanimité
1955
de l'ACADÉMIE
des POÈTES CLASSIQUES



LE SOIR QUI DESCEND
ou
L'EUCOLOGE du VIEILLARD

ŒUVRES POÉTIQUES DU MÊME AUTEUR

LES HEURES EMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris.
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edition A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). Edition A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edition L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition La Caravelle, Paris.
LA TERRE (1935). Edition La Caravelle, Paris.
CROQUIS D'ALGÉRIE (1936). Edition La Caravelle, Paris.
LE POÈME DU VENT (1937). Edition La Caravelle, Paris.
LA SPLENDEUR DU FEU (1939). Edition La Caravelle, Paris.
DOUZE SONNETS MANUSCRITS (1939). Edt. L. Danel, Lille.

DANS LA COLLECTION « LA FLANDRE »

LES AILES QUI VIRENT (1946). Edition E. Raoust, Lille.
LA BÉLANDRE QUI PASSE (1947). Edition E. Raoust, Lille.

DANS LA COLLECTION « LA FAMILLE »

LES ENFANTS (1911). Edit. Revue du Languedoc, à Lamalou.
MES PETITS-ENFANTS (1932). Edition H. Blondel, Lille.
MES ARRIÈRE-PETITS-ENFANTS (1951). Edition Maistriaux,
Lille.

A PARAÎTRE

LE POÈTE A L'ÉCOUTE.
DU SOLEIL SUR LA VIE.

DANS LA COLLECTION « LA FLANDRE »

L'ÂME DE LA FLANDRE
LE POÈTE ET LA CITÉ.

PIERRE VALDELIÈVRE

Le Soir qui descend
ou
L'Eucologe du Vieillard

POÈMES



Préface d'ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE

*« La création d'une œuvre fait
appel à quelque chose en nous de si
vital, de si essentiel, que la réalisation
emplit l'être d'un bonheur unique qui
semble se situer au-dessus de l'hu-
main ».*

DANIEL-ROPS.

Il a été tiré de cet ouvrage:

5 exemplaires hors commerce,
sur velin pur fil des Papeteries de France

500 exemplaires
sur velin blanc des Papeteries G. Libert
constituant l'édition originale.

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tout pays sans exception.*

QUELQUES EPIGRAPHES

- Mon front est soucieux et mes tempes blanchissent,
Je cherche mon chemin d'un pas mal assuré.
A. ANGELLIER (*A l'amie perdue* VIII - 18).
- Quand on vieillit tout s'en va, mais Dieu vient.
R. BAZIN.
- La vieillesse est comme un tamis: elle ne laisse passer que le
soleil, et elle dore tous les souvenirs. C'est un grand bien.
F. TIMMERMANS (*Psaume paysan*).
- La vieillesse est comme la maternité, une espèce de sacer-
doce.
CHATEAUBRIAND (*Atala*).
- La Poésie est une prière qui s'ignore, et si bien prière qu'à
l'état absolument pur elle redeviendrait contemplation,
silence... L'extase poétique comme la mystique se connais-
sent ineffables.
ROGER CHAUVIRÉ.
- L'idée de la mort est lente à naître; mais une fois qu'elle
a pénétré dans l'esprit de l'homme, elle n'en sort plus.
R. TÖPFFER (*Nouvelles genevoises*).
- Les vieillards qui sont à l'écart du tumulte sont dans des
conditions favorables pour se ressaisir.
A. M. COUVREUR (*L'oblation du Soir*).
- Celui qui sait vieillir ne connaîtra jamais l'humiliant regret
de ses forces perdues.
GEORGES BONNAMOUR.
- Et prier n'est-ce pas faire œuvre de Poète?
Prière et Poésie ont une même voix.
P. V.
- Devenir vieux, c'est faveur du ciel; rester jeune, c'est
sagesse de l'homme.
Proverbe Oriental.
- Le Poète avec joie au tombeau doit s'offrir.
VICTOR HUGO (*Odes et Ballades*, Liv. III).

PRÉFACE

Michelet a tracé de la France un tableau d'ensemble à juste titre réputé; mais, il a omis de l'indiquer, dans la magnifique diversité de notre patrie, il y a des écoles de poésie différentes entre elles, de même qu'il y eut jadis des ateliers de sculpteurs pour les cathédrales.

A l'ombre de celle qui s'élève au cœur de Lille a fleuri une inspiration à la fois religieuse et familiale. Le Nord est un milieu de travail; il est aussi, pour que le bonheur y fructifie sous sa forme la plus grave et durable, celui des foyers largement peuplés. Albert Samain, qui appartenait à une famille de plusieurs enfants et qui fut tôt le soutien de sa mère veuve, a chanté *Le Berceau*, « le petit lit candide où l'enfant est couché ». Charles Droulers, Pierre Lestienne et Amédée Prouvost, proches cousins dont le dernier mourut avant d'avoir donné sa pleine mesure, ont écrit des vers ravissants sur l'épouse et le nouveau-né. Léon Bocquet, s'adressant à celle dont il reçut la vie: « O mère, maintenant que te voilà partie... » fait s'élargir autour de lui les ondes pénétrantes de son amour filial.

*
* *
*

Tels sont quelques-uns des représentants du groupe contemporain que l'on pourrait nommer l'Ecole de Lille, et dont fait également partie Pierre Valdelièvre. Lui aussi figure avec justice dans l'anthologie, désormais classique, publiée chez Casterman: POÈTES DE LA FAMILLE. Par ailleurs, le prix de Poésie FERNAND GOUJON, de la Société des Poètes Français, lui a été attribué en 1951 pour l'ensemble de son œuvre.

Il nous a été donné de lire en épreuves son nouveau recueil, LE SOIR QUI DESCEND. Nous n'avons pu le faire sans émotion. On y retrouve la poésie profonde, éminemment constructive, qui se dégage du sol des Flandres sans cesse en butte, hélas! aux incursions violentes du démon de la guerre, et toujours renaissantes grâce à un admirable effort de volonté. En lisant les vers courageux consacrés par lui à la mort de son fils, ou à ses ancêtres, j'ai cru entendre la voix sonore et virile du poète demeuré debout malgré l'âge et l'adversité, étendant ses bras, comme l'antique orant, vers Dieu, source de sa force. *Ave crux* n'est pas seulement un sonnet sans défaut, c'est le salut adressé au Christ par un tenant de la civilisation chrétienne qu'entoure une troupe nombreuse d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants. Deux vers expriment d'ailleurs son âme tout entière:

*Je descends vers la nuit avec un cœur serein,
Et je garde en mes yeux les clartés du matin.*

Nos amis du dehors, et par exemple, les Canadiens, ne s'y trompent pas : là est la vraie France. Rappelons-nous ce que pensait Van der Meersch après avoir entendu à Dunkerque un vieux marin lui parler du Canada et de la façon dont les familles, étant croyantes, s'y maintiennent nombreuses :

Soit ! Admettons que le culte d'un esprit créateur, que l'amour de la nation, que la volonté des fécondes postérités ne soient que des superstitions grossières... Il n'en reste pas moins que cette erreur-là fait vivre et grandir nos frères du Canada. Et si le matérialisme est vérité, nous autres, en France, nous mourons de cette vérité-là. Que vaut-il mieux pour l'homme ? L'illusion qui vivifie ou la réalité dont on crève ?

Mais la question ne se pose même pas. Une philosophie qui donne à l'homme une raison de vivre, qui répond aux instincts profonds de son être, ne peut être un mensonge. Et une vérité qui n'est que négation et qui tue les individus et les races, ça ne peut pas être une vérité.

*
* *

Par bonheur, il existe encore en France des régions saines, notamment la nôtre ; c'est pourquoi nous y voyons naître des poètes dignes de l'exprimer.

Pierre Valdelièvre en est un ; et retiré dans son ermitage, il est un sage, heureux malgré les épreuves qui ne

lui ont pas manqué plus qu'à personne. Sa joie est d'avoir fait œuvre utile et belle à la suite de ces vrais poètes dont le premier, l'auteur de *LA VIGNE ET LA MAISON*, a écrit qu'ils « chantent la vérité et la vertu pendant que les poètes inférieurs chantent les sophismes et le vice ».

L'œuvre de Pierre Valdelièvre est peut-être inégale comme toute œuvre humaine; il n'en est pas moins sûr qu'après avoir transposé *Le Cantique de Daniel* ainsi qu'il l'a fait en vers véritablement inspirés, le poète lillois continuera, au delà même de sa vie temporelle, à favoriser le développement harmonieux de beaux foyers familiaux.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LIS CES VERS

VIEILLARD qui comme moi t'aperçois qu'il est tard,
Et qu'il est temps d'aller vers la maison du Père,
Puisse-tu comme moi voir descendre le soir
Dans la sérénité d'une calme atmosphère.

JEUNE qui connaîtras quelque jour la vieillesse,
(Il vient vite, crois-moi, l'instant du couvre-feu)
Sache qu'elle n'est point une ère de détresse,
Mais qu'elle est un bienfait tombé des mains de Dieu.

Et puissiez-vous trouver parmi mes vers tranquilles
Un peu de réconfort et de soulagement,
Quand rôde autour de vous, aux heures difficiles,
Le démon malfaisant du découragement!

LE SOIR QUI DESCEND

Les heures du soir traduisent le
recueillement.

A. M. COUVREUR.

Lorsque le soir descend doucement sur la plaine,
Quand la brume se lève à l'horizon bleuté,
Et qu'il règne dans l'air comme une paix sereine,
On demeure attendri devant tant de beauté,

Et d'instinct, sans effort, on retourne la tête
Pour revoir, d'un coup d'œil dans l'ensemble apparu,
Et pour mieux mesurer du sommet de la crête,
L'effort de la journée, au chemin parcouru.

Aujourd'hui c'est pour moi, sur la route suivie,
Le déclin où bientôt les heures vont tarir,
Et je m'arrête aussi pour regarder ma vie
Et dénombrer mes pas avant que de mourir.

Je sens flotter en l'air autour de ma vieillesse
Tant de calme bonheur et de sérénité,
Que d'un regard avide, avant que le jour baisse,
J'en veux jouir encore avant l'éternité.

Je vois ma vie ainsi que je l'eusse choisie,
Tout frémissant d'enthousiasmes triomphants,
Exalté de ferveur, riche de poésie,
Environné d'enfants et de petits-enfants.

Et je dis: Mon Seigneur, vous dont la main dispose
La trame de nos jours pour notre plus grand bien,
Soyez béni d'avoir si bien fait toute chose
Pour votre serviteur indigent qui n'est rien !

SACRIFICIUM VESPERTINUM

Elevatio manuum mearum
Sacrificium vespertinum.

Ces ultimes feuillets, Seigneur, sont la prière
Qui du cœur d'un vieillard s'élève jusqu'à Vous
Du fond de mon foyer, comme d'un sanctuaire,
Où pour vous adorer je me mets à genoux.

Dans ce monde insensé où les hommes sont fous,
Où par dessus l'esprit triomphe la matière,
Où les humains l'un envers l'autre sont des loups,
Je proclame sans peur que je crois et j'espère.

Et voici que touchant au déclin de mes jours,
Pour revoir le chemin malgré tous ses détours,
Je m'arrête et je jette un regard en arrière,

Et songe, en mesurant les pas de mon sillon:
Plus le corps s'alourdit plus l'esprit se libère,
Et je sens que vieillir est une ascension.

MATURITÉ

Quand le raisin gonflé de sève succulente
A mûri lentement, paré de pourpre et d'or,
Et sous les chauds rayons du royal Messidor
Offre de toutes parts sa récolte opulente,
C'est l'instant souhaité promis pour l'avenir,
Et le vendangeur peut venir.

Lorsque les blonds épis ondulent en cadence
Au bruit mystérieux de leur chuchotement,
Et qu'ils vont pêle-mêle, inclinant lourdement
Leur tête vers la terre, au vent qui les balance,
C'est le moment béni qu'espérait le semeur,
Voici l'heure du moissonneur.

Et moi qui porte un cœur vibrant d'exubérance,
Je sens se faire en moi, pour l'éternel été,
Le travail patient de la maturité,
Et mon front qui s'incline est lourd d'expérience :
C'est l'heure du destin marquée au fond des temps,
Venez, Seigneur, je vous attends.

Mais après les jours clairs des joyeuses vendanges,
Le raisin pour donner son suc essentiel
Doit au fond du cuvier subir un sort cruel :
Afin de fermenter sous des formes étranges
Et pour donner le vin qu'il tenait en espoir,
Il doit souffrir dans le pressoir.

Mais les grains de froment arrachés de leur tige
Après avoir souffert le tranchant de la faux,
Pâtissent durement sous les coups des fléaux,
Dans l'aire poussiéreuse où la paille voltige,
Et le beau grain doré disparaît et périt
Sous la meule qui le meurtrit.

Et moi, Seigneur, sachant quelle est la déchéance
Où l'homme doit tomber, j'accepte pleinement
D'endurer sans gémir l'épreuve à ce moment,
Et de passer par le creuset de la souffrance,
Vous conjurant de m'apporter le réconfort
Parmi les affres de la mort.

LA CAMARDE

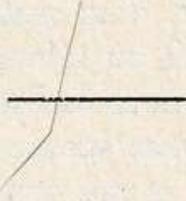
Va ! Je t'entends rôder le soir autour de moi,
A l'heure où la maison se recueille en silence ;
Parmi le vent plaintif soufflant en désarroi,
J'écoute chuchoter tes propos d'insolence :
« Allons, vieillard ! Il faut songer à t'en aller.
» Voici, tu le sais bien, longtemps que je te guette.
» Des jeunes avant toi sont morts, leur défilé
» Comme un ruban sans fin qui jamais ne s'arrête,
» S'inscrit dans le lointain jusqu'aux jours d'à présent.
» Et tu veux échapper à cette loi commune ?
» Hâte-toi ! Je déplore et trouve déplaisant
» Qu'un vieillard, tel l'avare assis sur sa fortune,
» Se cramponne à la vie et craigne de mourir. »
— Me voici sur l'instant, sans façon et sans crainte :
Tes paroles, crois-le, ne sauraient m'assombrir.
Je suis prêt à partir sans regret et sans plainte
Si dans le plan divin mon instant est venu.
J'ai reçu le bienfait d'une longue existence,
Et du haut de la cîme où je suis parvenu
Je regarde en arrière, et je n'ai souvenance,

Tout au long du sentier par où j'ai cheminé,
Que d'avoir rencontré le bonheur sur ma route.
Et j'ai marché tout droit, joyeux, illuminé,
Le soleil dans le cœur. Des jours mauvais, sans doute,
Sont advenus parfois en travers de mes pas :
Qui s'arrête à l'épreuve en grossit l'importance,
Et de ces jours mauvais je ne me souviens pas.
Aussi, s'il faut partir, c'est avec confiance
Que je dirai *Fiat*, et m'abandonnerai
Pour voler au-delà sur une aile transie,
Au pied des marches d'or, où je déposerai
Mon cœur incandescent gonflé de poésie.

FIAT!

Il vous a plu, Seigneur, mettre sur nos épaules
Cet écrasant fardeau de la mort de mon fils.
Sans doute, vous régnez : le monde sur ses pôles
Peut s'ébranler, *stat crux dum volvitur orbis!*
Vous êtes, je le sais, maître de toutes choses,
Et rien ne nous advient sinon de votre main,
Mais nous qui sans savoir les effets ni les causes,
Buttons soudainement au tournant du chemin,
Nous ne comprenons pas le pourquoi de l'épreuve
Et nous levons vers vous un regard anxieux.
N'avez-vous point jadis eu pitié de la veuve
Au point de rappeler, d'un geste merveilleux,
Son fils qui s'en allait au séjour des ténèbres?
Et cette même main nous assène aujourd'hui
Ce coup qui nous atteint jusque dans nos vertèbres
Et plonge nos esprits et nos cœurs dans la nuit!
Mais je sais que je dois accepter ma détresse
Et qu'il ne convient pas de demander raison
A celui qui contient la parfaite sagesse
Et sans qui l'on ne peut construire sa maison.

Bien plus, je sais aussi que l'humaine mesure
Ne peut être appliquée à vos secrets desseins,
Et souvent, ce que l'homme appelle une blessure
Est un bienfait caché qui tombe de vos mains.
Si sachant tout cela mon âme est résignée,
J'en demeure pourtant pantelant et meurtri,
Tel un arbre où l'on vient de planter la cognée
Et qui sera demain languissant et flétri.
Eh bien, Seigneur, j'accepte et je courbe la tête,
Agissez envers moi comme vous le voulez,
Je n'exhalerai plus de mon âme inquiète
Ces plaintes et regrets que les cœurs ulcérés
Portent comme une lie au plus profond d'eux-mêmes ;
Je ne poserai plus ces Comment ni Pourquoi,
Qui s'adressant à vous sont presque des blasphèmes,
Et votre volonté sera ma seule loi.
Et sentant bien qu'il faut que la foi me soutienne,
Je vous dis simplement, à genoux, bras en croix :
Que votre volonté soit faite et non la mienne,
Je n'ai que des devoirs, Vous seul avez des droits !



L'ÉLEVATION

En voyant le soleil sur l'horizon limpide,
J'ai songé bien souvent que son disque de feu
Dressé comme un symbole, immobile et splendide,
Était comme une hostie entre les mains de Dieu.

Quand le prêtre à l'autel dit les mots de mystère
Qui font descendre Dieu dans le pain consacré,
Il élève l'hostie, et la foule en prière
Se recueille en courbant le front pour l'adorer.

Ainsi, quand la nature, à l'aube qui s'éveille
Découvre à petits pas l'astre qui sommeillait,
On sent qu'une vertu magique et sans pareille
Ne tolérera rien de vil ni de souillé.

Et lorsque le soleil dans sa course féconde
Monte au zénith brûlant, dans sa gloire on dirait
Que Dieu lève l'hostie à la face du monde,
Et nous force à baisser les yeux pour l'adorer.

BIEN-ÊTRE

Il neige. Le ciel bas écrase la campagne,
Une brume glacée erre tout à l'entour
Et jusqu'à l'horizon petit à petit gagne,
Etouffant sous son poids la tristesse du jour.
Et moi, malgré la saison dure,
Roi dans mon petit univers,
Du froid de l'hiver je n'ai cure :
Au coin du feu j'écris des vers.

Les flocons tombent dru et battent en silence
La fenêtre où le gel a dessiné des fleurs :
Regardez-les tourner en leur ronde qui danse
Jusqu'à tout effacer, les contours, les couleurs.
Auprès de la flamme folâtre
Qui mord la bûche en son travers
En noircissant le fond de l'âtre,
Au coin du feu j'écris des vers.

Les pommiers ont tendu sous la neige leurs branches,
On dirait des orants qui se tordent les bras,
Et là-bas dans les bois les grandes cîmes penchent
Et les hommes courbés marchent à petits pas.

Cependant qu'un tison de braise
Consumé s'ouvre en son milieu
En illuminant la fournaise,
J'écris des vers au coin du feu.

On entend miauler le vent sous une porte
Où la neige ténue a fini par filtrer :
On dirait un mourant qui gémit de la sorte,
Ou l'âme d'un défunt implorant pour entrer !
Et moi que tient la poésie,
Paisible et sans desseins pervers,
Sur mon rêve je m'extasie,
Au coin du feu j'écris des vers.

Les flocons maintenant chassés par la tempête
Se tassant sur la vitre en ont fait un vitrail
Qui m'isole chez moi dans une paix secrète,
Me laissant tout entier au plaisir du travail.
Alors joyeux je m'abandonne
Et m'exhale en grâces à Dieu
Pour ce bien-être qu'il me donne :
J'écris des vers au coin du feu.

LE VIEILLARD

C'est d'en haut que vient la lumière.

Cardinal MERRY DEL VAL.

Mes cheveux ont blanchi lentement sur ma tempe,
On dit sans doute en me voyant: c'est un vieillard;
Moi-même je le sens, voici qu'il se fait tard,
Et l'huile va baissant dans le fond de ma lampe.

Je marche, je le sais, d'un pas moins assuré,
Et le poids des ans pèse à mon dos qui se voûte,
Mais je n'ai point pour aussi peu l'âme en déroute,
Et grâce à Dieu je marche: A quoi bon murmurer?

Malgré tout, que de vie habite au fond de moi,
Que de jeunesse encore au tréfonds de moi-même!
Quelque chose qui chante à l'égal d'un poème
Résonne dans mon cœur et me tient sous sa loi.

Sur la pente fatale où glissent toutes choses,
L'esprit n'a point suivi la descente du corps,
Et j'assiste serein à d'étranges efforts
Où s'affrontent en moi les effets et les causes.

Celui-là sait porter le fardeau de ses jours,
Qui sertit dans son cœur un rayon de jeunesse
Dont la claire lueur, alors que le jour baisse,
Lui fait penser que le soleil brille toujours.

Il faut savoir flotter par dessus la matière
Pour chercher la clarté, si le jour s'assombrit :
Lever les yeux au ciel c'est s'élever l'esprit,
Et c'est du firmament que descend la lumière.

MORALE

Celui qui mettant la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas apte au Royaume de Dieu.

S^t LUC IX - 62.

Ayant dès le matin pris en main sa charrue,
Celui-là n'est pas apte au royaume de Dieu,
Qui se tourne, pour voir la route parcourue.

Ne vous préoccupez ni du temps ni du lieu,
Ni si la route est large, ou bien la sente étroite,
Mais fixant l'œil au but marchez en ligne droite.

Ne cherchez point d'amis tout au long du chemin,
Vous n'avez pas besoin de compagnons de route
Pour cheminer ensemble en vous donnant la main.

C'est à vous de lutter si l'angoisse et le doute
Vous viennent accabler, et tout le réconfort
Vous viendra, croyez-le, de votre seul effort.

Les soucis temporels sont une lourde entrave
Qui s'alourdit du poids de la fatalité,
Et sous un tel fardeau, toute chute est plus grave;

Ne baissez point les yeux devant l'adversité,
Tenez bon, et gardez cette seule science
De savoir obéir à votre conscience.

MON VERGER FLEURI

Je suis assis tout près de ma fenêtre ouverte,
Et regarde le soir descendre lentement
Sur les fonds estompés de la campagne verte.
Quelle calme douceur et quel apaisement
Flottent sur toute chose en cette heure sereine!
Mon jardin s'assoupit sous la langueur du soir,
Dans un arôme exquis de thym et de verveine.
Durant le jour, les fleurs et les fruits, tout l'espoir,
Gorgés par le soleil de sève impatiente,
Ont tendu leur désir vers la maturité;
Et voici qu'à présent cette heure de détente
Voit engourdir sans bruit leur sensibilité:
De troublantes senteurs s'échappent des corolles,
Les roses s'effeuillant marquent le temps qui fuit,
Les trémières d'azur dressent leurs auréoles,
Les pavots ont baissé leur front lourd dans la nuit,
Les pivoines de feu s'effeuillent en silence,
Tandis que l'air chargé d'un parfum de fruit mûr
Flotte discret et doux comme une confiance,
Parmi la brume bleue au bord du clair-obscur.

Seigneur, soyez béni pour ce spectacle unique
Dont je repais mes yeux et mon cœur chaque soir,
Pour la sérénité de cette heure mystique
Qu'on ne se lasse point de sentir et de voir.
On dirait qu'on entend respirer la nature
Dans cette quiétude où le silence ami
Verse l'apaisement dans le cœur qu'il épure.

Et voici maintenant que tout s'est endormi,
Le jardin tout entier s'est fondu dans la brume,
Où ne surnagent plus, dans le calme adouci
Que des pétales blancs, ainsi qu'un peu d'écume...
Oh, pour ce calme exquis, merci, mon Dieu, merci!

CHANTE !

Seigneur, vous avez mis en moi la poésie,
Cet élan vers le ciel, tout ce qui rassasie
Mes sens et mon esprit avides de beauté,
Vous avez fait vibrer mon âme frémissante
Comme une harpe au vent, et vous m'avez dit : Chante !
Et j'ai chanté.

Tiens, voici des enfants, m'avez-vous dit encore,
Et des petits-enfants, et pour que nul n'ignore
Que j'ai voulu remplir jusqu'à satiété
La coupe du bonheur que voici débordante,
Accepte tout cela, sois heureux, et puis chante !
Et j'ai chanté.

Et lorsque sont venus les deuils et la tristesse
Vous m'avez dit : Sois fort contre ce qui te blesse :
C'est l'épreuve qui doit tremper ta volonté.
Rassemble tes efforts pour gravir cette pente,
Sache te dominer, et sur le chemin, chante !
Et j'ai chanté.

Aujourd'hui sur mon dos s'amassent les années,
Et par mes cheveux blancs mes tempes couronnées
M'avertissent qu'il faut, malgré ma pauvreté,
Songer à récolter une gerbe opulente,
Et vous me répétez à nouveau de chanter,
Et je chante.

Je descends sous vos yeux, comme les patriarches,
Les degrés de la vie à ses dernières marches
Avec la joie au cœur, et vers l'éternité
Où conduisent demain les pas de ma descente,
Votre voix chaque jour me convie à chanter,
Et je chante.

Toute ma vie a résonné de poésie,
Et la meilleure part, mon Dieu, je l'ai choisie,
Car chercher chaque jour un peu plus de beauté
C'est tendre en toute chose avec une âme ardente
Vers la sphère où l'on vit dans l'immortalité,
Et je chante!

LES SAISONS

Vous avez décidé, Seigneur, que les saisons
Se devaient succéder en un rythme admirable,
Et qu'après les étés aux riches fenaisons
Où les fruits plantureux craquent dans leurs prisons,
Les automnes vermeils que l'air humide accable
Devaient sortir de l'ombre et sévir sans rigueur
Avec tout l'apparat d'une étrange langueur.

Et voici qu'aujourd'hui c'est l'hiver qui s'annonce,
L'hiver splendide et fort qui prélude au repos :
A l'heure où tout, d'instinct, se renfrogne et renonce,
Lui, comme un furieux qui s'arcboute et qui fonce,
Heurte brutalement à l'huis des logis clos,
Et le dur vent du Nord qui geint au seuil des portes
Fait tourner sans répit l'essaim des feuilles mortes.

Il s'acharne en vainqueur à la cime des bois
Et fait entrechoquer les branches dépouillées
En un bruissement qui sème des effrois ;
Et parmi la futaie ou les sentes mouillées
Cheminent tristement sous des teintes rouillées,
C'est un déclin navrant où semble s'attendrir
Tout ce qui se résigne et s'apprête à mourir.

Et nous vous bénissons, Seigneur dont la sagesse
A réglé les saisons en un cycle précis,
Voulant qu'après avoir joui de sa jeunesse
L'année aussi sache le poids de la vieillesse;
Mais lorsque l'on chemine en des jours éclaircis
De matins lumineux, la crainte vous accable
De l'ombre qui viendra tantôt, inexorable.

Et nous serions tentés de craindre quelquefois
Qu'un monde refroidi ne meure dans l'espace,
Oubliant le retour des saisons et des mois,
Mais nous nous souvenons que chaque jour qui passe
Tombe de votre main, et que rien ne s'efface,
Ni les soirs déclinants, ni les brillants matins,
De ce que vous avez réglé pour nos destins.

Souhaitant de plier tout à leur fantaisie,
Les hommes ont rêvé d'un éternel été
Où couleraient sans fin le miel et l'ambrosie :
Ceux-là n'ont point compris de quelle poésie
Se parent les saisons, et l'immortalité
Dont leur succession est une certitude,
Malgré la mort prochaine et la décrépitude.

CREDO
RESURRECTIONEM MORTUORUM

Inter oves locum presta,
Statuens in parte dextra!

Mon Dieu, je crois qu'un jour vous reviendrez sur
Et pour ressusciter l'humanité entière [terre,
Par un mot, un seul mot magique et solennel,
Semblable au *Fiat Lux* pour la lumière blonde,
D'un geste magnifique enveloppant le monde,
Vous nous ordonnerez l'éveil universel.

De tous les horizons, de toutes les frontières,
Se lèveront alors parmi les cimetières
Ceux qui par millions dorment dans leur linceul.
Ainsi que des fourmis dans la terre mouvante
Ils bougeront parmi ces heures d'épouvante,
Et la mort n'en pourra retenir même un seul.

Debout! Et tous ceux-là lèveront leurs paupières,
Qu'enchaîne le sommeil depuis des millénaires,
Ceux qui sont morts brisés en d'atroces douleurs,
Et ceux qui sont partis dans une paix sereine,
Tous ceux qu'on a couchés, pour cette aube lointaine
Sous des tombeaux de marbre ou des tertres de fleurs.

Ceux que Satan a pris s'agitant sur leur couche,
Hurlants et révoltés, le blasphème à la bouche,
Et ceux qui résignés ont été confiants,
Dont l'ultime soupir fut comme une prière,
Les rois, les potentats, et les grands de la terre,
Les humbles, les petits, les gueux, les mendiants.

Debout! Et tous ceux-là qui sont morts dans les guerres,
Dont les os dispersés peuplent les ossuaires,
Ceux qui sont disparus naufragés en plein ciel
A bord des avions qui voguaient dans l'espace,
Et dont le corps perdu n'a pas laissé de trace,
Que la terre eût gardé dans son sein maternel.

Debout! Et les noyés surgiront sous les ondes
Las d'être ballottés dans les grottes profondes,
Emmêlés de varechs et flottant lourdement,
Et tous ceux dont les os, sur les lointaines plages
Blanchissent au soleil parmi les coquillages,
Rejetés par le flot dans son balancement.

Et tous ayant trouvé malgré leur déchéance
Les éléments épars de leur propre substance,
Se dresseront vivants, nus et transfigurés :
Les yeux retrouveront place dans les orbites,
L'un sur l'autre les os reprendront leurs limites,
Et les hommes se regarderont effarés.

Et chacun attendra, dans cette foule immense,
N'ayant plus d'autre espoir que dans votre clémence,
L'arrêt définitif pour son éternité :
Lorsqu'il faudra passer par cette porte étroite,
Qu'il vous plaise, ô mon Dieu, me mettre à votre droite
Pour le bonheur sans fin de l'immortalité !

DE SENECTUTE

Sed fugit interea, fugit irreparabile
tempus!

VIRGILE - GEORG. III.

Combien de fois, depuis les jours de ma jeunesse,
Quand brillait devant moi l'avenir merveilleux,
Cet avenir drapé de brume enchanteresse,
Combien de fois jetant comme un défi joyeux,
En moi-même j'ai dit: Lorsque je serai vieux!

Lorsque je serai vieux! C'est si lointain l'automne
Quand brille le soleil, plus loin encor l'hiver!
Et cependant voici qu'aujourd'hui l'heure sonne
Où tandis que le jour se couche sur la mer,
Aux yeux du voyageur tout s'efface et se perd.

Et dans l'ombre qui vient, je jette sur moi-même
Un regard étonné qui ne peut me tromper:
J'ai tant chanté que c'est la fin de mon poème,
Bientôt les derniers mots finiront de tomber,
Et tout va dans la mort faiblir et s'estomper.

La longueur de mes jours est une grâce immense,
Et de Dieu seul je tiens cet insigne bienfait :
Lui seul connaît le prix des biens qu'il nous dispense,
Lui seul pose la cause et nous voyons l'effet,
Et quoi que nous pensions, il fait bien ce qu'il fait.

Et tout près de franchir la porte expiatoire,
Je vois d'un seul regard tous mes jours d'autrefois
S'élever radieux du fond de ma mémoire,
Comme un dernier rayon scintille encor parfois
Quand le soleil descend derrière les grands bois.

Matins ensoleillés où chantait ma jeunesse,
Où je courais léger sans crainte et sans désirs
Humant à pleins poumons l'air pur jusqu'à l'ivresse,
Où tout était beauté, où tout était plaisirs,
Oh que vous êtes loin parmi mes souvenirs !

J'aime vous évoquer à l'heure où la vieillesse
Me conduit doucement vers le fatal déclin :
Et moi qui tant aimai la vie enchanteresse,
Je descends vers la nuit avec un cœur serein,
Et je garde en mes yeux les clartés du matin.

MES AIEUX

Mes aïeux qui dormez dans la glèbe profonde,
Vous qui m'avez formé dès les temps reculés,
J'ai conscience d'être une terre féconde
Où vous avez, au long des siècles écoulés,
Patiemment semé pour que plus tard mûrisse
Au grand soleil de Dieu, le prix de vos efforts.
De vous tous j'ai reçu l'atavisme propice,
Et je me sens formé d'innombrables apports,
D'ardeurs et de désirs, d'idéal et de rêve,
Qui versés dans mon sang m'ont fait ce que je suis.
Par vous l'enthousiasme en ses bras me soulève,
Par vous, le cœur vibrant, sans cesse je poursuis
Au long de chaque jour la poésie ailée,
Vous avez façonné mes sens et mon esprit,
Et mon cœur s'est formé sous la longue coulée
De vos influx sacrés dont je me suis nourri.
Malgré les cheveux blancs et la décrépitude,
C'est quelque chose en moi que l'âge n'atteint pas,
Quelque chose de vous qui vit sans lassitude,
Et qui ne s'éteindra qu'au jour de mon trépas.

On croit s'appartenir, libre sur une scène,
Maître de sa pensée et de son mouvement,
Et nous ne sommes rien qu'un maillon d'une chaîne
Qu'un sévère atavisme attache à tout moment
A ceux-là qui nous ont précédés dans la vie.
Nous portons leurs défauts comme leurs qualités,
Et, toute l'existence à l'exemple asservie,
Nous suivons le chemin de ces paternités.
Soyez bénis vous tous, ma lointaine ascendance :
Je puis vous regarder sans doute et sans frayeur,
Ce que je sens en moi c'est votre survivance,
Et vous m'avez légué ce que j'ai de meilleur.

LA PAIX DU SOIR

J'ai vu rentrer tantôt les troupeaux à l'étable
Quand le déclin du jour étend sur les hameaux
L'effluve adoucissant d'une paix ineffable.
Les vaches au pas lent, de la bave aux naseaux,
Balançaient lourdement leur pesante mamelle,
Foulant d'un pied fourchu la glaise du chemin,
Cependant qu'une enfant timide, gauche et frêle
Les guidait sûrement, la baguette à la main:
De longs mugissements parmi le soir tranquille
S'élevaient par instants, vibrants et douloureux,
Comme un appel d'angoisse (et je songe à Virgile,
Mugitusque boum...) au fond des chemins creux;
Les chevaux de labour qu'une besogne dure
A courbés sans répit tout au long des sillons,
S'en reviennent fourbus, secouant l'encolure
Où les grelos d'airain sonnent des carillons;
Derrière un bouc barbu qui les mène à sa guise,
Le troupeau turbulent des chèvres au poil dur
S'en revient en broutant des pousses de cytise;
Les moutons se poussant l'un l'autre sur le mur

Pêle-mêle en bêlant devant la bergerie,
Se pressent pour franchir ensemble l'étroit seuil.
Et dans la cour de ferme où tout s'agite et crie,
L'homme calme et songeur contemple avec orgueil
Dans le déclin du jour, toute cette richesse
Qu'une vie abondante anime sous ses yeux,
Et secouant le poids du jour, il se redresse
Etonné chaque soir de se sentir joyeux.
Et moi que sur l'instant ce spectacle pénètre,
Je rends grâce au ciel de m'avoir fait sentir
De combien de beauté cette scène champêtre
A mes yeux éblouis se pouvait revêtir:
O paisible beauté des bêtes et des choses
Sans cesse accomplissant leurs gestes par instinct
Sans se préoccuper d'en connaître les causes!
Tous suivent le sentier qui mène leur destin
Sans jamais s'écarter, depuis des millénaires,
Obéissant toute leur vie avec ardeur
A la loi qui régit les rites nécessaires,
Et cet ordre parfait, c'est toute une splendeur.
Et je songe aux efforts frénétiques des villes
Où l'homme se consume en agitation,
Et dont les vains travaux et les gestes stériles
Le mènent malgré lui vers la perdition !

OPTIMISME

Ne sis miser ante tempus.

SÉNÈQUE.

Je n'ai jamais compris quelle malsaine erreur
Peut pousser des humains, lamentables épaves,
A prendre la vie en horreur.
De leurs tristes pensers ces gens sont les esclaves,
Et plongés dans leur mal comme dans un marais,
Les mots de désespoir leur servent d'évangile,
Ils vivent chaque jour les frayeurs de l'an mille,
En l'attente de maux qui n'arrivent jamais.

Le ciel nous a formés d'un splendide équilibre,
Nos facultés l'une par l'autre s'opposant
Maintiennent en nous chaque fibre
Sans nul besoin d'adresse ou d'effort épuisant.
Mais dès que la malice a rompu l'harmonie
L'homme en son propre cœur a versé le poison :
Il rôde et tourne en lui comme en une prison,
Et pour trouver le mal en tout, il s'ingénie.

Oh, je bénis le ciel de m'avoir préservé
De ce vent desséchant d'un pareil pessimisme !
 Au fond de moi j'ai conservé
Malgré vent et marée, un rayon d'optimisme,
Un rayon qui m'éclaire et me chauffe à la fois,
Et quand à l'horizon je vois monter l'orage
Je m'enferme en moi-même ainsi qu'en une cage
Pour m'esquiver et m'abriter de ses parois.

Secouez donc cette atmosphère de névrose
Où pèsent les soucis de leur poids étouffant,
 Et sans en rechercher la cause
Vivez tous vos instants comme vit un enfant.
Le bonheur est dans l'air, n'y soyez point rebelle,
Et songez que souvent l'apparence vous ment
En vous cachant le bien en tout événement,
Et que l'heure présente est toujours la plus belle.

INTIMITÉ

J'ai composé patiemment et jour par jour
Le décor enchanteur de mon foyer intime :
Chacun de ces objets réunis tour à tour,
De l'ensemble que j'aime élément anonyme,
Retient un peu de mon amour.

Et voici que je vis, au soir de l'existence,
Parmi cette atmosphère empreinte de beauté,
Et chaque jour pour moi c'est une jouissance
De poser mon regard sur cette intimité
Fait de vivante présence.

J'entends tous ces objets me parler doucement
Lorsque le soir déroule, au silence de l'heure,
Les plis religieux de son recueillement
Dans une intensité de vie intérieure
Qu'on ne sent qu'en pareil moment.

O, cette paix du soir que nul ne peut connaître
S'il n'a, pour en jouir, un tranquille foyer,
L'esprit serein, le cœur ennemi du mal-être,
Et qu'en la solitude il puisse verrouiller
Contre tous, portes et fenêtres!

Au déclin de mes jours vous m'avez accordé,
Seigneur, un tel bonheur, que souvent j'en demeure
Confondu devant vous, attendri, débordé,
Puisque vous me laissez avant que je ne meure,
De tels instants à m'attarder.

Chers objets qui peuplez ma tranquille retraite,
Soyez cent fois bénis pour la limpidité
De vos regards muets qui me sont une fête,
Et quand je veux rêver d'un décor de beauté,
J'évoque votre silhouette.

Sais-je combien de fois vous m'avez consolé !
Vous êtes devenus comme un peu de moi-même,
Et je crois par moments que vous allez parler :
A l'instant du départ sachez que je vous aime,
Lorsqu'il me faudra m'en aller.

LONGÉVITÉ

Il vous a plu, Seigneur, m'accorder de longs jours,
Il vous a plu permettre à mon corps qui s'affaïsse
De contempler, après l'heure des durs labours,
Les semailles d'espoir à la riche promesse,
Et puis j'ai vu mûrir lentement la moisson
Sous le soleil fécond de ma longue existence;
Et voici qu'aujourd'hui, au rythme des chansons,
Le moissonneur s'apprête à faucher en cadence
Sous mes yeux éblouis par de telles beautés.
Je la reçois, Seigneur, cette grâce de vie,
De vos mains qui pour moi n'ont eu que des bontés;
Et je songe, en voyant cette route gravie,
A tous ceux qui n'ont pu, ayant semé leur champ,
Voir germer la semence et mûrir la récolte:
Combien qui désiraient cette heure du couchant,
En marchant sont tombés sans plainte et sans révolte!
Et moi, jusqu'à ce jour, me prenant par la main,
Il vous a plus si loin mener mes destinées!
Je ne regrette pas la longueur du chemin,
Le nombre de mes jours, ni le poids des années.
Et je voudrais, tandis que s'approche le soir,
Me sentir tout à vous, comme un raisin d'automne
Aux doigts du vendangeur des cuves au pressoir,
Et dans vos mains, Seigneur, sans peur je m'abandonne.

LES HEURES DE MA VIE

Les heures de ma vie ont coulé doucement
Dans un calme bonheur exempt d'inquiétude,
Acceptant de porter le souci du moment,
Mais rejetant demain dans son incertitude.

J'ai connu des chagrins, des heurts et des tourments,
Et la route gravie a parfois été rude,
Mais la paix d'un cœur libre en tous ses battements
M'a toujours préservé de toute lassitude.

Et voici qu'aujourd'hui sentant tomber le soir
Je me prends à songer, voyant qu'il va falloir
Renoncer quelque jour aux douceurs de la vie.

Alors, ne voulant point que des pas égarés
Me fassent dévier de la route suivie,
Je dis bien simplement: Seigneur, quand vous voudrez!

ON JUGE TROP SOUVENT

O n juge trop souvent l'homme sur l'apparence,
Ses gestes, ses travaux, ses soucis, ses amis,
Et l'on ne songe pas à cette vie intense
Qui palpite en son cœur, ces trésors endormis
Au plus profond de lui, de bonheur sans mélange,
De rêves frémissants toujours prêts à l'envol,
D'idéal merveilleux brillant comme un archange,
D'ardente poésie ayant le pied au sol
Pour frapper et bondir dans la sphère divine.
Auprès de tels trésors, qu'importent les aspects
Dont l'homme soit vêtu, son allure ou sa mine?
La foule proclamant ses jugements suspects.
N'a rien vu ni compris, elle parle en aveugle
Sensible seulement aux bruits extérieurs,
Le cheval qui galope, ou la vache qui meugle.
Laissez dire et juger les sots et les railleurs,
Poètes opulents d'une richesse telle
Qu'avec tout l'or du monde on ne pourrait l'avoir:
Nous portons en nos cœurs une flamme immortelle
Que rien ne peut tiédir, ni les ombres du soir,
Ni la neige du pôle, ou le vent froid qui rôde.
Allez, si l'on savait, plus d'un nous envierait,
Mais l'on ne peut ravir notre trésor par fraude,
Et lorsque vous voyez juger tel qu'il paraît,
Circulant à travers la foule turbulente,
Un poète joyeux porteur du feu sacré,
Dites que pour lui seul dans le silence il chante
Et jouit d'un bonheur qui demeure ignoré.

TOUSSAINT

O, tous mes morts couchés dans la terre profonde,
Comme vous revenez ce soir autour de moi !
Dans le recueillement du silence à la ronde,
Je sens à mes côtés, calmement, sans effroi,
Votre intime présence accueillante et féconde.

Je vous sens m'entourer d'un amour inconnu,
D'un sentiment nouveau que les vivants ignorent,
Et c'est vous, purs esprits, qui d'un vol continu
Emplissez tout l'espace, et mes mots vous implorent,
Moi pauvre humain vivant, faible impuissant et nu.

Vous avez dépouillé cette humanité vaine
Qui nous revêt encor comme d'un lourd manteau,
Et vous flottez dans l'air, légers comme une haleine
Que le soleil levant chasse au flanc d'un coteau,
Esprits légers sortis de votre forme humaine.

Et dans le soir paisible où meurt cette Toussaint
Voici que vous venez vers moi tous en cortège :
On dirait que j'entends bourdonner votre essaim
Que contre mon regard l'obscurité protège,
Et je serais tenté de vous tendre la main.

Vous ne me parlez pas, mais vos yeux me regardent
Et je les sens posés jusques au fond de moi :
Ce regard c'est ma force et c'est ma sauvegarde,
Et je voudrais qu'il sût, à l'instant qu'il me voit,
Qu'il rend mon cœur serein, sans faille ni lézarde.

Oh ne me quittez pas, j'ai tant besoin de vous !
Ménagez-moi toujours votre douce présence
Pour que je puisse croire embrasser vos genoux !
C'est si bon de jouir de cette confiance
Que ceux qui sont partis sont encor près de nous !

MES OS

Les Natchez exilés de leurs forêts natales
Emportaient avec eux les os de leurs aïeux,
Si bien qu'à tout instant suivant ces lois fatales
Ces pauvres morts partaient en quête d'autres cieux
Sans posséder jamais leurs demeures finales.

Aujourd'hui, quand la mort vient nous prendre la main,
C'est la terre bénite où l'on met nos dépouilles,
Qui maternellement les accueille en son sein,
Et sous cette tombe où nos enfants s'agenouillent,
C'est le repos total au sommet du chemin.

Ceux qui m'ont engendré, ceux dont l'amour si tendre
M'a fait ce que je suis, par un don sans égal,
Dorment paisiblement dans la terre de Flandre;
Ils se sont intégrés dans le terroir natal,
Et sont depuis longtemps moins que poussière et cendre.

A mon tour, quand viendra l'instant marqué par Dieu,
Soumis et résigné j'irai dormir sous terre:
Et moi qui chaque jour fêtais le matin bleu
D'un avide regard enivré de lumière,
Je fermerai les yeux dans un ultime adieu.

Alors, glacé, les bras croisés sur ma poitrine,
La terre accueillera mon immobilité,
Et serrera mes os jusques à la ruine,
Tandis que le meilleur de moi-même emporté
Au delà de l'espace, ira chanter mâtine.

Vienne alors le signal du jugement dernier,
Lorsque résonnera la trompette de l'ange
Claironnant la diane au dessus du charnier,
Alors pour accomplir l'éternelle vendange
On verra de partout les morts se réveiller.

Mes os s'agiteront pour chercher leur jointure,
Comme prophétisa jadis Ezéchiël,
Et je me dresserai de toute ma stature
Nu et transfiguré, désormais immortel,
Après avoir franchi cette épreuve si dure.

Qu'alors votre pitié, Seigneur, tombe sur moi
Qui devant votre arrêt n'ai rien qui me rachète,
Et soyez pitoyable, au sein de mon effroi,
Pour votre serviteur qui n'a, pauvre Poète,
Que son désir du bien, son amour et sa foi.

PULVIS ES

Si Dieu nous a formés de poussière jadis,
Nous savons qu'il faudra, par un verdict sévère
Dure et triste rançon, retourner en poussière :
In pulverem reverteris.

Combien de conquérants fameux de toutes races,
Des gueux, des mendiants, des rois et des savants,
Des clercs ou des laïcs, révoltés ou fervents,
Dont il ne reste plus de traces !

Combien ont fait trembler le monde sous leurs pas,
Combien dont le génie enfanta des merveilles,
De poètes créant au cours de longues veilles,
Dont nous ne nous souvenons pas !

Que de fois on a dit dans l'orgueil de la gloire :
« L'œuvre que j'ai bâtie est pour l'éternité. »
Et cependant quelques siècles d'humanité
En ont effacé la mémoire.

Les bons et les méchants suivent le même sort,
S'effacent tout entiers de la scène du monde :
Que leur vie ait été inutile ou féconde,
Tous disparaissent dans la mort.

Et lorsque nous fouillons au fond des nécropoles
Dans l'espoir d'y trouver les restes endormis
Dans le silence lourd, de ceux qu'on avait mis
Pieusement sous des coupoles,

Guerriers francs inhumés leur épée au côté,
Cavaliers d'Attila, Gétules ou Numides,
Pharaons drapés d'or au fond des Pyramides,
Embaumés pour l'éternité,

Nous ne trouvons souvent que poussière impalpable,
Des ossements épars s'effrissant sous les doigts,
Des boucles, des bijoux, des armes, et parfois
Des vers s'agitant sur le sable.

Voilà ce qu'il en reste, et toutes ces fiertés
Réduites à néant le plus souvent s'abiment
Dans l'opprobre cinglant de restes anonymes,
O vanité des vanités !

C'est le dur châtement dont Dieu dans sa colère
A voulu que partout l'homme reçut le sort :
« Tu peineras pour vivre, et tu mourras de mort,
Et retourneras en poussière ! »

Mais tous ces morts, Seigneur, ils ont paru mourir
A nos yeux, et pourtant leur âme est immortelle :
Comme d'un feu mourant s'échappe une étincelle,
Dans l'éther elle a dû bondir.

Dès qu'ils furent conçus dans le sein de leur mère
Un principe immortel est sorti de vos mains
Pour animer leur chair et former des humains
Pétris d'esprit et de matière.

Leur matière est détruite et tombée au néant,
Mais où vit aujourd'hui leur âme libérée ?
Cercles vertigineux où n'est plus de durée,
Ni de terre ni d'océan.

Monde inimaginable où le temps et l'espace
Confondus dans l'instant d'un éternel présent
Disparaissent devant vos yeux en opposant
Ce qui demeure à ce qui passe.

Où flottent pour jamais, Seigneur, tous ces esprits
Lumineux, transparents, souples, impondérables,
Plus nombreux que les grains sur les grèves de sable,
Depuis que la mort les a pris ?

Tous ceux qu'ont fait périr les grandes hécatombes,
Les noyés ballottés dans l'océan sans fond,
Et tous ceux déchirés des batailles du front,
Et les martyrs des catacombes ?

Ceux qui sont disparus perdus dans le ciel bleu
A bord des avions, enivrés de vertige,
Ceux qu'a pris la banquise à l'étreinte qui fige,
Et ceux qui sont morts dans le feu ?

Ceux dont la vie était douce comme un poème,
Et qui sont trépassés calmes et souriants,
Ceux qui vivaient de haine, insolents, incroyants,
Et qui sont morts dans un blasphème.

Ceux qui dorment au sein de tombeaux opulents,
Ceux dont le nom s'efface et sort de la mémoire,
Ceux qu'on a déposés aux Panthéons de gloire,
Ceux des humbles tombeaux croulants.

Puisqu'ils sont tous rentrés dans la maison du Père,
Accordez-leur, Seigneur, le repos éternel,
Et qu'ils trouvent au seuil votre accueil paternel
Empreint de douceur familière.

J'AI QUELQUEFOIS SONGÉ

J'ai quelquefois songé, dans ces heures de rêve
Où l'esprit vous entraîne hors des réalités,
Qu'un dieu, les bras chargés de libéralités,
M'offrait d'enseigner notre existence brève :

« Je voudrais te combler dans la prospérité.
» Que veux-tu, joie, amour, des jours heureux sans trêve,
» Des trésors entassés comme sable de grève ?
» Je puis tout te donner jusqu'à satiété ».

Alors moi, qui me sens possédé par le Verbe,
Qui connais mon bonheur et sais bien ce qu'il vaut,
J'ai dit, au risque d'être accusé de superbe :

« J'ai mieux que tout cela, j'ai le souffle d'en haut
» Qui me remplit le cœur et qui me rassasie ;
» J'ai mieux que tout cela, vois j'ai la Poésie ! ».

LE LEGS

Mes enfants, j'ai voulu vous laisser quelque chose
Par quoi je survivrai quand je ne serai plus,
Quand sonnera pour moi l'heure où l'on se repose,
Quand mes jours d'ici-bas seront tous révolus.

J'ai voulu, sachez-le, qu'il fût encor possible
A vous tous attristés de m'avoir vu partir,
De franchir entre nous la barrière invisible,
En tenant en vos mains un vivant souvenir.

Quand je ne serai plus, vous ouvrirez mes livres,
Ces livres en lesquels tout mon cœur est écrit,
Où vit la poésie ardente qui délivre,
Et le meilleur de moi, le suc de mon esprit.

Lisez-les doucement dans la tiédeur intime,
Quand le soir se déroule à l'entour des foyers,
A l'heure où l'on sent mieux le charme de la rime,
Quand l'esprit détendu s'évade volontiers.

Dans vos cercles d'enfants lisez-les en famille,
Et puis fermez les yeux pour mieux voir au-delà
Des bords illuminés de l'âtre qui pétille,
Et vous me sentirez comme si j'étais là.

Et vous direz : « Ces vers que nous venons de lire,
Ce n'est pas nous, c'est lui qui parle, en vérité,
C'est son rythme, sa voix et même son sourire
Quand il aimait jadis à nous les réciter.

« Ecoutez-les, voici son cœur et sa pensée,
Voici comme il chantait la vie au jour le jour,
Tous ces vers qu'il aimait recueillir par brassée
Et qu'il mettait au monde avec tout son amour ».

Car voyez-vous, c'est bien des fibres de moi-même
Que j'ai voulu tisser mon œuvre pour demain :
Quand on a su donner de soi pour ce qu'on aime,
On n'a pas tout perdu au long de son chemin.

Mes strophes resteront, vaporeuse cohorte,
Trésors qui ne craindront la rouille ni les vers,
Et vous serez heureux de trouver de la sorte
Ma présence mystique enchâssée en mes vers.

Mes enfants, j'ai voulu vous laisser quelque chose
Par quoi je survivrai quand je ne serai plus,
Quand sonnera pour moi l'heure où l'on se repose,
Et quand mes jours seront ici-bas révolus.

MON TOIT QUI FUME

Lorsqu'au déclin du jour je reviens au foyer,
Quand je vois à travers les arbres de la route
Ma maison dessinant son décor familial,
Un attendrissement me pénètre, et j'écoute
Battre le cœur discret de mon intimité.
Je regarde monter doucement la fumée
Aux arêtes du toit, et dans le soir d'été
Sa vapeur se marie à la ligne embrumée
Qui s'élève des bois sous la fraîcheur du soir.
De cette vision une paix se dégage
Qui contient du bonheur, du calme et de l'espoir.
Je me sens attendri à cette vue, et l'âge
N'émousse point en moi la douceur du retour.
Oh, le paisible appel des volutes bleutées,
Pour celui qui revient portant le poids du jour,
Et qui descend la vie après d'âpres montées!
C'est tout le réconfort du repos désiré,
C'est la paix du foyer qui s'annonce et convie;
Et sous l'enchantement de l'horizon doré
Que le soleil couchant illumine de vie,
Je me sens le désir de tomber à genoux:
Heureux celui qui sait cueillir au fil de l'heure
La délicate fleur des moments les plus doux,
Et trouver le bonheur dans sa simple demeure!

JE N'AI JAMAIS CHERCHÉ

Benedicam Domino qui tribuit mihi
intellectum.

Ps. XV - 7.

Je n'ai jamais cherché le renom ni la gloire,
Mon cœur et mon esprit n'ont point d'ambition.
Quand un poème naît en moi, je ne puis croire
Que j'aide en quelque chose à son éclosion;
Et quand je vibre au fond de ma fibre secrète,
C'est parce que le don de Dieu m'a fait poète.

Si je sens fermenter en moi comme un levain
L'ardente poésie aux ailes éployées,
Rien ne peut empêcher, croyez-le, ce trop-plein,
Cet afflux turbulent qui remplit mes veillées,
De ruisseler partout par mes sens exaltés,
Comme un fleuve bondit sur les ponts emportés.

Aussi n'essayez point de brider cette course
Et de vous opposer à ce débordement,
Autant vaudrait tenter d'aveugler une source;
Et si l'étrange ardeur de ce bouillonnement
Au poète meurtri porte de la souffrance,
Elle lui laisse une ineffable jouissance.

SONNETS ANTIQUES

I

OHÉ CHARON !

O hé, Charon, ohé! Vieux nocher des enfers,
Tiens-toi prêt pour passer bientôt sur l'autre rive
Mon esprit qui demain, du terrestre univers
Va sortir en glissant sur la route déclive.

Vois comme sur mon front ont pesé les hivers,
Mon âme trop longtemps de mon corps fut captive :
Après avoir monté je suis sur le dévers,
Et mon pas incertain me mène à la dérive.

Tourne vers moi ta proue au sein de l'Achéron,
Frappe à coups répétés de ton rude aviron
Les eaux du noir Léthé qui te livrent passage.

Je ne crains rien, quand tu voudras viens me chercher ;
Et déjà mes amis ont voulu, c'est fort sage,
Sous ma langue placer l'obole du nocher.

II

OFFRANDE PAÏENNE

V oici qu'à ton autel, ô Zeus, j'ai suspendu
Comme offrande propice, afin de te complaire,
Ma lyre frémissante à la voix douce et claire,
Dont deux cornes d'auroch tiennent le nerf tendu;

Et ma tablette vierge où le cuivre fondu
Encadre joliment la cire qu'il enserre,
Et mon stylet fait d'un roseau triangulaire
Dont la pointe a tracé tant de travail ardu.

Et cette triple offrande, ô Zeus, je te l'apporte
Afin qu'un jour la mort de moi-même n'emporte
Que le corps périssable, et je veux, par Hermès,

Puisque je suis l'amant des divines Piérides,
Ne pas mourir entier, lorsque les Sœurs livides
Me pousseront tremblant aux pieds du noir Hadès.

III

INVOCATION

O Pluton, puisqu'à toi toute l'humaine engence
Doit venir pour peupler les antres infernaux,
Me voici prêt à me ranger sous ta puissance
Puisqu'aujourd'hui les ans ont pesé sur mon dos.

Et pourtant, au moment d'affronter ta présence
Un frisson de regret me traverse les os,
Et tous les souvenirs de ma lointaine enfance
Défilent en chantant derrière mes yeux clos.

Car j'aimai tant la vie au sein du jour splendide,
Et j'ai si souvent bu de mon regard avide
Les matins radieux et les soirs embrasés!

Mais de tant de clartés que ma ferveur naïve
Captait éperdument, mes regards angoissés
Ne percevront plus rien par delà l'autre rive !

IL PLEUT

Deus nobis hæc otia fecit.

VIRGILE, EGLOG. I. 6.

Il tombe ce matin une pluie inlassable :
Tout l'horizon barré désespérément gris
Se fond dans l'imprécis des lointains assombris,
En un halo mélancolique inexprimable.
L'eau tombe lente et froide avec ténacité,
Et le vent qui la chasse en rayures obliques
Assène par instants de grands coups qui s'appliquent
Et s'en vont rebondir chargés d'humidité.

Ecoutez : On entend l'effort de la rafale
Claquer et rebondir aux arêtes du toit,
Et ce bruit incessant met l'âme en désarroi.
L'eau tombe de partout et l'averse dévale
Entraînant au jardin la terre des talus,
Les chemins ravinés deviennent des rivières
Où roulent du gazon, des feuilles et des pierres :
Abandon désolant, rien ne réagit plus.

Sous ce décor de pluie, un voile de tristesse
A couvert toute chose: On dirait que le jour
Qui doit porter en lui la lumière et l'amour,
Sous cet assaut brutal a perdu sa richesse
Et languit tristement en attendant le soir;
Tout se perd et se fond dans cette eau qui ruisselle
Et le bruit continu de l'averse flagelle
Les corps et les esprits, détruisant tout espoir.

Mais moi qui vis sans cesse en une paix secrète
Que rien ne peut troubler, en un isolement
Où je m'entends vibrer et vivre intensément,
Je bénis Dieu de m'avoir fait cette retraite;
Moi qui conserve au fond de mon entendement
Le pouvoir souverain de m'abstraire en moi-même,
Je vis dans la clarté de mon ardent poème
Et mon âme s'exalte et chante éperdument.

PARABOLE DU SEMEUR

Exiit qui seminat, seminare semen...
Qui habet aures audiendi, audiat.

S^t LUC VIII.

En ce temps-là Jésus parlant en paraboles
S'adressait à la foule au long de son chemin,
Et le peuple attentif écoutait ses paroles :
« Un homme, pour semer, sortit de bon matin,
Et joyeux répandit ses graines sur la terre.
Mais la ronce en reçut parmi l'aridité,
Elle sécha. D'autres tombèrent sur la pierre
Où les oiseaux du ciel les vinrent becqueter,
De sorte qu'il fut peu de la bonne semence
Qui parvint sur le sol ouvert par les labours
Pour germer et mûrir, ineffable espérance
Des moissons à venir d'épis dorés et lourds. »

Que de fois j'ai songé qu'il en était de même
Dans ce monde brutal, aride et turbulent,
Pour les dons précieux que la main de Dieu sème.
Lorsque vient à tomber sur un cœur insolent

Ce que l'Esprit divin qui souffle par le monde
Répand de Poésie et de Joie et d'Amour,
Quelle stérilité cette terre inféconde
N'apporte-t-elle pas avant la fin du jour
A ce grain qui portait la vie et l'abondance !
La superbe et la haine ont desséché les cœurs
Et Satan, triomphant de voir cette impuissance
Ricane en éructant ses sarcasmes moqueurs.
Tant d'hommes aujourd'hui se sentiraient Poètes
S'ils avaient su quel est en eux le don de Dieu,
Marchant le front levé ainsi que des Prophètes,
Et jetant vers le ciel leur parole de feu !
Voyez flotter partout l'ardente poésie,
Il n'est que de lever les mains pour la cueillir ;
Et dès qu'elle est tombée en la terre choisie,
Quand son germe secret se met à travailler
Et pousse au plus profond sa vivante racine,
L'homme est marqué, et pour la vie il chantera.
A lui le don divin du verbe qui fascine,
Et les plaisirs secrets que seul il sentira.

Que celui dont l'oreille est faite pour entendre,
Dont le cœur est loyal et les desseins sont purs,
M'écoute et me comprenne, et n'aille pas prétendre
En se fermant l'esprit, que mes mots sont obscurs.
Et quant à moi, Seigneur, qui malgré ma misère
De vos mains ai reçu ce don si merveilleux,
Ai-je toujours été pétri de bonne terre ?
Ai-je toujours prêté mon cœur, mes mains, mes yeux,

Pour la fécondité de la graine divine
Que l'Esprit en travail a déposé en moi ?
Sans doute j'ai donné le fond de ma poitrine
Voulant jalousement la tenir sous mon toit
Dans la sérénité de mon intimité;
Vous le savez, Seigneur, je n'ai point enfoui
Cet unique trésor dont la fertilité
Donne mille pour cent à mon œil ébloui.
Peut-être, quand bientôt j'aurai rejoint ma cause,
Lorsque je paraîtrai quelque jour devant vous,
Peut-être voudrez-vous tenir pour quelque chose
Que je n'aie écouté les conseils de ces fous
Qui refusent le don de la bonne semence,
Inconscients de leur geste profanateur,
Mais que j'aie en moi-même accueilli l'abondance,
Et fait fructifier ce talent créateur.

DEBOUT

Un Poète doit mourir debout.

G^{ve} ZIDLER.

Celui qui sent en lui souffler l'Esprit de Dieu,
Et se sent conscient d'un pareil privilège,
N'a pas le droit, car ce serait un sacrilège,
De laisser ni pâlir ni s'éteindre ce feu.

Son ardeur ne saurait souffrir de défaillance,
Et Poète, il lui faut jusqu'à son dernier jour
Entretenir la flamme avec tout son amour :
Il doit mourir debout en pleine effervescence.

Lorsque la mort viendra rôder autour de moi,
Mon corps las et vieilli sera gisant sans doute,
Exténué, brisé d'une si longue route
Au moment de mourir, c'est la commune loi.

Mais le Poète en moi dominant la matière,
S'en ira fièrement rejoindre son Auteur,
Et dressé dans l'azur de toute sa hauteur,
Exhalera debout son haleine dernière !

MON DIEU, VOUS M'AVEZ FAIT POÈTE

Mon Dieu, vous m'avez fait misanthrope et poète,
Et je me suis complu dans cette intimité
Qu'on trouve avec soi-même, en ces heures de fête
Où l'on se sent marqué pour l'immortalité.

J'ai toujours évité l'infâme multitude,
Troupeau désespéré, sans but et sans esprit,
Et n'ai jamais trouvé que dans la solitude
Ces élans merveilleux dont l'esprit se nourrit.

Je fuis obstinément le bruit de l'existence,
Le heurt de l'homme et le vacarme des cités,
Et puisque votre don mûrit dans le silence,
Il faut se tenir loin des fous, des exaltés.

Vous m'avez fait poète et riche de pensées,
Le tumulte secret déborde de mes sens,
Et je sens s'échapper mes ferveurs amassées,
Ainsi qu'un nouveau-né qui me meurtrit les flancs.

O solitude aimée, à l'écart de la foule,
D'où l'on peut regarder avec apaisement
Les hommes se jeter follement dans la houle
Au risque de périr parmi les éléments.

Vivre en ermite et se bercer de poésie,
Suivre sans s'agiter les jours et les saisons,
Et se nourrir l'esprit de ce qui rassasie,
N'est-ce pas la sagesse, aux jours où nous vivons ?

Car la société asservissant les hommes,
A déformé leur cœur, leur nature et leurs goûts,
Et l'on ne trouve plus au sein de ces Sodomes
Que des humains qui sont l'un pour l'autre des loups.

Que de bons compagnons ont cru devoir me plaindre,
Me voyant confiné dans mon isolement,
Qui ne comprenaient pas que ce serait éteindre
Ma flamme, en la privant de son seul aliment !

Mon cœur est une lampe où l'huile se consume
En montant doucement, mais ne l'agitez pas,
Sinon la flamme tremble à la mèche qui fume,
Et je ne verrai plus pour diriger mes pas.

Laissez-moi donc jouir, au silence de l'heure,
De ce calme bonheur que j'écoute passer
Dans mon intensité de vie intérieure :
On n'est jamais trop seul pour s'écouter penser.

MA CARAVELLE

Lorsque je vois le soir baisser sur l'horizon,
Et que je sens ma vie incliner vers son terme,
Je songe quelquefois qu'au gré de la saison,
Je suis comme un navire ayant cap droit et ferme
Pour mener sûrement au port sa cargaison.

Par les vents et les mers, je suis comme un navire
Qui cingle sur la vague en son léger grément:
Regardez-le marquer son fier balancement
Qui le fait tressauter comme un éclat de rire,
Et qui l'épanouit en son ébattement.

Foin des vapeurs d'acier dont l'étrave brutale
Tranche la mer à grands efforts contre le vent;
Ils poussent dans le bruit leur masse colossale
Au rythme trépidant, crachant par leurs événements
Le relent qui s'échauffe au tréfonds de leur cale.

Je suis un blanc voilier qui tangué avec fierté,
Dressant au grand soleil le profil de sa voile;
Ma carène bondit ainsi qu'une cavale
Crinière au vent, consciente de sa beauté,
En un galop sans fin, ivre de liberté.

Ohé, Pilote, ohé! Quel voyage splendide
Nous avons fait sous tous les cieux de l'univers!
Sur combien d'océans et sur combien de mers
Ai-je posé l'ardeur de mon regard avide,
Quand les printemps vibrants défiaient les hivers!

Je suis un blanc voilier tout ruisselant d'écume,
Sachant tenir son cap contre le vent debout;
J'ai connu les embruns fouettant leur amertume
Et le beaupré plongeant dans la vague à tout coup,
Et le choc de la mer sonnante comme une enclume.

Aujourd'hui la fatigue, après un tel parcours
A travers la tempête, alourdit ma carène,
Et lorsque je m'accoude au bordage de chêne
Je vois le flottement des voiles aux plis lourds,
Qui savaient tenir tête au vent qui les malmène.

Le vent ne siffle plus à travers les haubans,
Je ne sens plus sous moi les plats-bords qui se penchent,
Je ne vois plus, donnant leurs furieux élans,
Frémir les focs tendus qui présentaient les hanches.
Aux assauts déchaînés des vivants ouragans.

Aujourd'hui voici poindre à l'horizon la terre,
C'est le soir, il est temps de courir sur son erre
Et de carguer la voile en approchant du port:
Comme la nef accoste au long des quais de pierre,
Ainsi l'homme vient se ranger près de la mort.

Je vois déjà là-bas scintiller la lumière
Du phare qui se dresse au sommet de la nuit,
C'est le signal marquant la fin de la carrière
Et l'instant où bientôt sortant de la matière,
Mon âme dans l'éther s'élèvera sans bruit.

Adieu donc, mes amis, compagnons de voyage,
Je m'en vais atterrir, déposer mon fardeau;
Partez pour rechercher quelque nouvelle plage,
Et lorsqu'à votre tour vous viendrez à nouveau,
Nous nous retrouverons au-delà du rivage.

DEMEUREZ AVEC MOI !

Demeurez avec moi, Seigneur, il se fait tard,
Et les ombres déjà s'allongent sur la plaine,
Le jour là-bas retient sa lueur incertaine,
Et sur tout l'horizon voici tomber le soir.

Demeurez avec moi, Seigneur, parce qu'il semble
Que m'envahit comme un immense isolement,
Je ne suis revêtu que de mon dénuement,
J'ai froid, seul dans la nuit, et par instants je tremble.

Demeurez avec moi, seul véritable ami,
Et seul consolateur aux heures de détresse,
Vous qui mettez si bien le doigt sur ce qui blesse,
Et veillez le souffrant tant qu'il soit endormi.

Parmi ce désarroi mon âme est inquiète
Et cherche avidement le bon et le meilleur ;
Je ne suis qu'un enfant, vous le savez, Seigneur,
Et même moins encor je ne suis qu'un poète.

Aussi, comme un enfant, mains jointes, à genoux,
Ou comme un naufragé qui peine vers la rive,
Je vous offre mon cœur avec sa foi naïve:
Tout émane de Vous pour retourner à Vous.

Sans songer à demain, les jeunes peuvent rire
De semblables ferveurs, blasphémer, plaisanter,
Mais le vieillard se sent près de l'éternité,
Et tandis que la mort à chaque heure l'attire,

Il mesure à leur prix les choses d'ici-bas ;
Il a souci de recueillir ce qui demeure
Pour ne se présenter, quand sonnera son heure,
Au seuil mystérieux, sans gerbes dans les bras.

Voici pâlir du jour la lueur incertaine,
Et sur tout l'horizon déjà descend le soir :
Demeurez avec moi, Seigneur, il se fait tard,
Aux ombres qui là-bas s'allongent sur la plaine.

CANTIQUE DE DANIEL

Daniel, ch. III. Paragr. VI et VIII.

Versets 57 à 82

Lorsqu'approche la nuit par un beau soir d'été,
A cette heure ineffable où l'on sent la nature
S'assoupir doucement dans la sérénité
Qui verse comme un baume à toute meurtrissure,
Je viens parfois m'asseoir au seuil de la maison
Pour contempler l'obscurité envahissante:
On la voit s'élever du bout de l'horizon,
Inexorablement, comme une mer montante:
Et comme sur la mer s'allument les fanaux
Lorsque le soir bleuté a recouvert les voiles,
Et que l'homme lassé dépose ses fardeaux,
Voici qu'au firmament surgissent les étoiles.
Alors je me recueille et scrute autour de moi
Le cercle d'horizon que mon regard embrasse:
Les planètes suivant leur immuable loi,
Et les mondes éteints qui voguent dans l'espace,
Les soleils fulgurants de vie et de chaleur,
La poussière lactée en ses éclaboussures
Parsemant les chemins du ciel de leur blancheur,

Et les comètes d'or traînant leurs chevelures.
Tout ce monde céleste exalte mon esprit :
Je sens qu'au fond de moi sa beauté se reflète,
Et sur un thème ancien ma prière fleurit
Et j'évoque le chant inspiré du Prophète :

« Œuvres du Créateur, Cieux qui couvrez nos têtes,
Puissances et Vertus, et fureur des Tempêtes,
Bénissez le Seigneur.

« Rafraîchissante Pluie, et vous douce Rosée,
Et Fleuves dont la terre est sans cesse arrosée,
A Dieu soit gloire, honneur.

« Astres du firmament, Soleil, Lune, Planètes,
Etoiles qui veillez la nuit, et vous Comètes
Bénissez le Seigneur.

« Vents et Souffles de Dieu, qui passez sur la terre,
Feux et Chaleur d'été féconde et salubre,
A Dieu soit gloire, honneur.

« Neige et rigueur d'Hiver qui blanchissez l'espace,
Bruine, Gel, Froidure, environnés de glace,
Bénissez le Seigneur.

« Lumière, Obscurité, dont le cycle immuable
Fait alterner les jours en un ordre admirable,
A Dieu soit gloire, honneur.

« Eclairs tranchant le ciel, roulement du Tonnerre
Dont la voix monstrueuse épouvante la terre,
Bénissez le Seigneur.

« Précipices, Vallons, Montagnes et Collines,
Et grands Pics dont le froid a blanchi les échines,
A Dieu soit gloire, honneur.

« Légers Oiseaux du ciel volant dans les espaces,
Reptiles et Poissons, Bêtes de toutes races,
Bénissez le Seigneur.

« Que tout depuis le Roc jusqu'aux moindres Atomes,
Depuis le Ver rampant jusqu'aux Enfants des Hommes,
Rende à Dieu gloire, honneur ! »

J'AI PASSÉ DANS LA VIE

J'ai passé dans la vie, en ce monde agité,
Parmi les passions et leur effervescence,
Avec la paix, la joie et la sérénité
Du Poète auscultant sa propre conscience.

Le Poète se sent fait d'une humanité
Qui le tient au dessus de la foule, à distance,
Et sans qu'il entre en lui la moindre vanité,
Il sait bien que son cœur est fait d'une autre essence.

Aussi j'aurai vécu calme au dessus du bruit
Dans le monde insensé des hommes, que poursuit
Un incessant besoin de révolte et de guerre.

Et j'aurai chaque jour, dans la paix de mon cœur,
Ardemment caressé l'idéale chimère,
Sans voir autour de moi la haine et la laideur.

LE RENOUVEAU

Que de vie cependant je sens au
fond de mon âme!

CHATEAUBRIAND à 65 ans.
Mém. d'Outre-Tombe.

On pense quelquefois que les vieillards débiles
Sont au milieu du monde insensibles et froids;
On suit avec pitié tous leurs gestes séniles,
Le pas mal assuré, le tremblement des doigts,
Et l'on dit: « Laissons-les s'appesantir tranquilles,
N'attendons plus rien d'eux, car la vie a ses lois.

« Voici que les saisons dans leur cycle immuable
Ramènent le Printemps et son gai renouveau:
La sève impatiente, à l'instant favorable
S'agite au cœur des bois, et le bourgeon éclot,
Cependant que partout la vie intarissable
Sourd en ferment secret qui nous monte au cerveau.

« On dirait que le vent diffuse cette ivresse
Pour la jeter aux quatre coins de l'horizon,
Et l'on voit devant elle accourir la jeunesse
Se laissant subjuguier le cœur et la raison;
Seule à l'écart languit la morose vieillesse:
On ne saurait renaître après sa floraison. »

Eh bien détrompez-vous, jeunes gens, car la vie
Garde chez nous sa force et son intensité.
Lorsque nous contemplons la carrière suivie
Nous demeurons surpris de la vitalité
Qui bat dans notre tempe, et pareille survie
Est un don merveilleux de notre humanité.

Nous avons comme vous connu l'adolescence
Et l'ardeur du Printemps qui vous court dans le sang,
Mais aujourd'hui nous possédons l'expérience
Et nous savons user de son levier puissant,
Et si l'assaut des ans attaque la substance,
Sur l'esprit et le cœur il demeure impuissant.

Allez, nous savons bien que revient chaque année
Au retour du Printemps, un tel afflux d'ardeur,
Et nous le recevons d'une âme spontanée,
Car nous restons, sachez-le bien, jeunes de cœur,
Et c'est le don divin de notre destinée,
Que le cœur d'un vieillard ignore la tiédeur.

Ne vous laissez pas prendre au jeu de l'apparence :
Il importe bien peu d'avoir des cheveux blancs
Lorsque l'être est rempli de cette exubérance
Devant quoi ne sont rien les trésors opulents ;
Et par défaut de posséder cette abondance,
Des jeunes gens sont des vieillards à quarante ans.

La sève du Printemps circule dans les veines
De tous ceux dont le cœur est apte à s'émouvoir,
Et l'âge, sachez-le, n'a jamais mis de chaînes
Au Poète vieilli qui voit venir le soir,
Car il dénombre en lui plus d'amour que de peines :
Se sentant immortel, il ne saurait déchoir.

L'OFFRANDE DES SENS

Oui, ces heures du soir sont un instant propice
Pour élever vers Dieu son esprit et ses sens,
Comme monte sans bruit le parfum de l'encens
Qui s'éteint doucement après le sacrifice.

Ce sont mes mains, Seigneur, que j'ouvre dans le soir
Parmi cette douceur, loin des foules bruyantes,
Et je tourne vers vous mes paumes suppliantes
Avides de capter l'amour, la foi, l'espoir.

Et puis voici mes yeux que tant de belles choses
Durant ma vie ont tant de fois sollicités,
Mais se sachant faits pour d'éternelles clartés
Au long des jours sans fin, dans les apothéoses.

De légères senteurs qu'avive la fraîcheur
Flottent obscurément dans le soir qui décline,
Et ces parfums épars me gonflent la poitrine:
C'est l'appel au repos qu'entend le voyageur.

Il passe dans le vent d'étranges harmonies
Comme ferait la brise errant par les grand blés
Que l'estivale ardeur du soleil à brûlés,
Et mon âme se ressent des douceurs infinies.

Enfin voici ma voix qui le long du chemin
A chanté si souvent le rythme et la mesure :
Ce n'est qu'un instrument, et si sa voix est pure,
C'est que vous le touchez ainsi qu'un clavecin.

Recevez, mon Seigneur, l'offrande de mes sens :
Ils ont connu par vous de pures jouissances,
Et j'exhale à vos pieds leurs paisibles essences
Comme monte vers vous le parfum de l'encens.

AVE CRUX !

Lorsque je dormirai seul et froid sous la terre,
Je veux que sur mon corps on érige une croix,
Afin que les passants sachent bien que je crois.
D'autres ont dit : « Plantez un saule au cimetière, »

Et moi je dis : Mettez une croix. Le mystère
Du Rédempteur souffrant et mourant sur ce bois
C'est un baume apaisant versé sur nos effrois ;
Le saule est superflu, la croix est nécessaire.

Sans avoir jamais craint que l'aide me manquât,
Confiant, j'ai clamé : *Ave spes unica !*
En élevant les mains vers les bras du Calvaire.

Et le soleil faisant tourner autour de lui
Doucement, pas à pas, les ombres qu'il produit,
La croix sur mon tombeau caressera la terre.

LE CANTIQUE DU VIEILLARD

Les ans après les ans ont passé sur ma tête,
Un peu plus chaque jour usant tous mes ressorts,
Comme un fleuve en passant érode sans efforts
Tout au long de son cours, les rives qu'il maltraite.

Mais aussi, l'eau qui passe en glissant sous les ponts,
Par le lent frottement qui caresse les piles,
Adoucit et polit les pierres immobiles
Qu'enveloppent les flots de leurs remous profonds.

Pareillement la vie a poli ma substance
Par son passage continu jour après jour,
Et tant de poésie et de joie et d'amour
Me laissent à la fin riche d'expérience.

Je me sens un bien-être étrange et reposant
Après tant de saisons au long de ma carrière,
Secret désir de s'affranchir de la matière,
Conscience d'atteindre un calme bienfaisant.

J'ai subi des remous et des assauts, sans doute,
Et la vie a meurtri mon cœur plus d'une fois :
Le fleuve a secoué les piles quelquefois,
Mais la crue a passé en poursuivant sa route.

Les jeunes sont vibrants et sentent chaque fibre
Irrésistiblement tressaillir en leur sein,
Tandis que les vieillards ne rongent plus leur frein
Et jouissent de se sentir en équilibre.

Et comme le parfum qu'exhale un encensoir,
Ils voient paisiblement s'évaporer leur vie,
Calmes et confiants, sans regrets, sans envie,
Dans la sérénité qui flotte dans le soir.

NOCES D'OR

V oici que depuis cinquante ans
A deux nous gravissons la pente:
Nous avons cheminé longtemps,
Et notre marche se fait lente.

Sans souci des jours, des instants,
Allons sans hâte impatiente,
L'œil attentif, à pas prudents,
Et tenons-nous pour la descente.

Ne t'ai-je pas donné la main
Lorsqu'il fallait sur le chemin
Franchir quelques pas difficile ?

Si tu veux t'appuyer sur moi,
Tous les deux, dans le soir tranquille,
Nous marcherons encor bien droit.

21 Mai 1901-1951

DIEU VIENT

Lorsque l'on voit tomber paisiblement le soir
Après avoir donné tout l'effort de sa vie,
Et tenté tout au long de la route suivie,
D'accomplir chaque jour simplement son devoir,
Ce labeur quelquefois pesant sur les épaules,
Lourd comme l'univers qui tourne sur ses pôles,

On comprend, dénombrant la longueur de ses jours,
Que malgré tout la vie incline vers son terme :
Le cercle commencé peu à peu se referme ;
Mais lorsque l'on atteint les derniers carrefours
Si les pas se font lents, l'âme devient plus libre,
Et dans un corps vieilli se sent en équilibre.

Quelque chose avertit que l'heure va sonner
Pour des destins nouveaux, et que le but approche,
Comme au soir d'un beau jour tinterait une cloche
Pour annoncer que le travail est terminé :
On se redresse alors pour l'étape dernière,
Et d'un élan joyeux on tend vers la frontière.

C'est alors que l'on sent qu'en soi-même Dieu vient :
Dans l'âme du vieillard, visite familière,
Il veut être présent pour finir la carrière,
Et puisqu'il est le but, et l'auteur de tout bien,
Il entend seconder par sa seule présence
L'homme âgé qui se vouë au poids de l'existence.

Dieu vient, et sa lumière apportant la clarté
Illumine les fonds les plus secrets de l'âme,
Et sous l'éclat nouveau d'une semblable flamme
On se sent en contact avec l'éternité ;
C'est Dieu qui vient, bientôt, demain, la chrysalide
Va rejeter au loin sa dépouille sordide.

II

Mon âme, sache pénétrer
Et comprendre cette présence :
Point ne te sert de te leurrer,
Dieu t'habite, c'est l'évidence.
Sens-tu de quelle intensité
Il fait rayonner à toute heure
En toi la vie intérieure ?
C'est comme un rayon de clarté
Sous le boisseau dans la demeure.

Laisse rire les ignorants
Armés de fiel et de sarcasme,
Les sots seuls sont intolérants.
Toi, garde ton enthousiasme
Comme on veille sur un trésor.
Lorsque Dieu règne dans une âme
Et qu'il l'accapare et l'affame,
Il pèse la peine et l'effort,
Il est nourriture et dictame.

Sache marcher droit ton chemin
Durant ces jours de crépuscule,
C'est Dieu qui te prend par la main;
Tout le passé fuit et recule,
L'avenir n'est presque plus rien,
Mais par la porte de lumière
Qui s'ouvre au bout de la carrière
L'éternel présent sera tien
Parmi les âmes sans matière,

Si tu sens Dieu présent en toi
Sans le voir, ton intelligence
Qui le devine et le conçoit
T'en donne une faible science;
Mais dans un avenir prochain
Demain peut-être, que sera-ce
Quand tu le verras face à face
Qui mesurera ton destin,
Sa profondeur et sa surface !

Et cependant ne tremble pas
Lorsque tu franchiras la porte,
Au souvenir de tes faux pas,
Car, que ceci te reconforte,
S'il est un juge souverain,
L'indulgence de lui déborde
Et son regard, maître des hordes,
Qui sonde les cœurs et les reins,
Rayonne de miséricorde.

Combien de fois, le décrivant,
T'a-t-on parlé d'un Dieu sévère
Prêt à punir le plus souvent !
Sache qu'avant tout c'est un père
Toujours prêt à tendre les bras
Lorsque revient l'enfant prodigue,
Et qui sans mots durs, sans intrigue,
Le baise au retour de là-bas,
Brisé de honte et de fatigue.

Si le poids de l'iniquité
Doit peser lourd dans la balance
Au regard de l'éternité,
Souviens-toi que la Providence
(Mille fois heureux qui l'entend,)
A dit autrefois à nos pères
Préférer, paroles sévères,
Un pêcheur qui vient repentant,
A cent justes qui persévèrent.

III

Puisqu'il en est ainsi, et que chaque seconde
Des attaches du corps s'en va me déliant,
Quand vous voudrez, Seigneur, me retirer du monde,
Je m'en irai vers vous tranquille et confiant.

Demeurez avec moi tandis que le soir tombe
Et me donnez la main : parmi l'obscurité
Celui qui marche seul devant la peur succombe,
Et la frayeur dès lors chemine à son côté.

Sans hâte ni regrets j'attends votre parole
Me disant qu'il est temps de cesser le travail,
Et que, vous l'avez dit jadis en parabole,
L'heure a sonné pour moi de rentrer au bercail.

J'arriverai vêtu de ma seule misère,
Agenouillé sous mes haillons de dénuement,
Mais sachant bien, Seigneur, que sous votre lumière
La pauvreté resplendira superbement.

Peut-être en cet instant écoutant ma requête,
Peut-être voudrez-vous alors considérer
Que je ne suis hélas rien qu'un pauvre Poète
Qui fit sonner les mots qu'il vous plut d'inspirer ;

Que j'ai toujours tenté d'entretenir la flamme,
Et n'ai point sous la terre enfoui mon talent,
Que j'ai chanté sans cesse avec toute mon âme,
Dont l'ardeur crépitait comme un foyer brûlant;

Que j'ai cherché partout la beauté dans les choses,
Faisant sonner le verbe au rythme de mes vers,
Et que de ces effets en remontant aux causes,
Je vous ai rencontré partout dans l'univers.

Et telle est la splendeur de ce rythme superbe,
Qu'ayant créé le monde au sein des éléments,
Vous-même avez voulu qu'on vous nommât le Verbe,
Et le Verbe existait dès les commencements.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Préface	9
Lis ces vers	13
Le soir qui descend	14
Sacrificium vespertinum	16
Maturité	17
La Camarde	19
Fiat !	21
L'Élévation	23
Bien-être	24
Le Vieillard	26
Morale	28
Mon Verger fleuri	29
Chante !	31
Les Saisons	33
Credo resurrectionem mortuorum	35
De Senectute	38
Mes Aïeux	40
La Paix du soir	42
Optimisme	44
Intimité	46
Longévitité	48
Les Heures de ma Vie	49
On juge trop souvent	50
Toussaint	51

	PAGES
Mes os	53
Pulvis es	55
J'ai quelquefois songé	59
Le Legs	60
Mon toit qui fume	62
Je n'ai jamais cherché	63
Sonnets antiques:	
I. Ohé Charon	64
II. Offrande païenne	65
III. Invocation	66
Il pleut	67
Parabole du Semeur	69
Debout	72
Mon Dieu, vous m'avez fait Poète	73
Ma Caravelle	75
Demeurez avec moi !	78
Cantique de Daniel	80
J'ai passé dans la Vie	83
Le Renouveau	84
L'Offrande des sens	87
Ave Crux !	89
Le Cantique du Vieillard	90
Noces d'Or	92
Dieu vient	93
Table des matières	99

